

Nouveautés

Number 51, October 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55371ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1983). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (51), 12–23.

ROMANS

femmes

Philippe SOLLERS

Gallimard, Paris,

1983, 570 p. (19,95 \$).

Le dernier roman de Philippe Sollers constitue probablement l'ouvrage le plus surprenant paru depuis quelques années. D'abord, parce que le fondateur de *Tel Quel*, l'écrivain d'avant-garde, qui a longtemps incarné la modernité française rompait ici avec le style hermétique qu'il affectionnait. Mais surtout, parce qu'il ose attaquer de front les idéologies à la mode, ces réseaux d'idées reçues que relaient les médias et que tout intellectuel soucieux de sa réputation se garde bien de remettre en cause publiquement.

Le narrateur est un journaliste américain vivant à Paris. Il passe son temps à écrire *Femmes* sur la progression duquel le lecteur est ainsi renseigné à la fois de l'intérieur et de l'extérieur. Ce roman, dont « l'action » se situe très près de nous (1981-82) met en scène le narrateur-héros dans ses rapports avec quelques femmes: Cyd, Kate, Flora, des journalistes; Ysia, l'attachée d'ambassade chinoise; Bernadette, la féministe de choc; Louise et quelques autres... Entre deux scènes érotiques (toujours racontées avec une grande crudité), le héros va revoir Deb, sa femme, à laquelle il est tendrement attaché.

Mais ces personnages, que ne relie aucune intrigue, ne sont que des éléments de surface, agréables dérivatifs jetés en pâture au lecteur. Le vrai roman se situe dans une réflexion sur le sens du monde actuel et comment y vivre. Quelle est l'orientation ultime du mouvement féministe? Quelle alliance secrète celui-ci a-t-il passée avec les homosexuels des deux genres? Hommes et femmes peuvent-ils encore se rencontrer? Ou les sexes sont-ils voués à se replier sur eux-mêmes dans un narcissisme croissant?

Ces interrogations sont posées sur la toile de fond des grands courants de pensée contemporains: marxisme et psychanalyse. Mais la force explicative de ceux-ci semble de plus en plus faible, en comparaison avec la pensée de René Girard. L'auteur convoque même dans son récit Lacan, Barthes et Althusser, qu'il déguise sous des pseudonymes. Ceux-ci nous valent des scènes fascinantes où l'on traverse les décors pour toucher à la vérité des êtres.

Amateur de paradoxes, parfois jusqu'à la provocation, le narrateur fait à la fois l'apologie de Sade et de Jean-Paul II, pratique débauche et vie de famille et passe de la lecture de *Juliette* à celle de la Bible. Une autre source d'agacement, du moins au début, provient du choix d'une technique d'écriture basée sur les points de suspension. Ceux-ci permettent à Sollers de manier l'ellipse et le sous-entendu aussi facilement qu'on peut le faire dans un monologue intérieur. L'avantage, c'est que par simple contiguïté, sans souci de démonstration, il peut ainsi jeter dans le creuset de l'écriture toutes les idées qui lui viennent, des faits bruts de l'actualité aux intuitions fulgurantes sur la vie, dans un bonheur de création débridé. Cette technique donne à *Femmes* son merveilleux foisonnement et en fait LE roman des dix dernières années.

[Christian VANDENDORPE]

petites violences

Madeleine MONETTE

Montréal, Quinze,

1982, 32 p.

L'action du deuxième roman de Madeleine Monette, *Petites Violences*, se déroule à New York, cette ville gigantesque et monstrueuse presque identique au New York de Woody Allen. Martine, lasse de subir les « petites violences » de son mari Claude, se réfugie chez un couple d'amis, Pierre et Véronique. Elle retrouve Lenny, un homme rencontré deux ans plus tôt sur le bord de la mer, et s'engage dans une relation ambiguë bientôt interrompue par la visite inopportune de Claude, invité à prononcer une conférence sur la violence et la pornographie. Ce retour forcera une réconciliation qui s'effectue non dans le dialogue mais à travers une série d'événements qui ne visent qu'à détruire et humilier Martine qui décide de ne plus retourner à Montréal pour vivre avec Claude. Ce dernier lui inflige une correction qui la confirme dans la décision de s'en séparer et de vivre avec Lenny. Martine parvient à dénicher un emploi de scénariste et prépare un premier film avec un réalisateur new-yorkais.

Ce roman de Madeleine Monette reprend et approfondit les grands thèmes de sa première œuvre, qui lui a valu le prix Robert-

Cliche, le *Double Suspect* (1980). À l'amour blessé, à la prise de conscience d'une femme aliénée qui se suicide, croit-on, pour s'en sortir, succèdent la fuite et l'affrontement des deux partenaires des *Petites Violences*. Les couples sont en lutte perpétuelle pour leur survie alors que l'homme et la femme, indistinctement, s'abandonnent à ce jeu pour le pouvoir. Mais ce combat n'est jamais engagé ouvertement; lorsqu'il éclate et que les coups volent, c'est que l'issue est déjà scellée. Au contraire, Madeleine Monette préfère la stratégie psychologique asservie à une puissante analyse des forces en présence. Cette approche se fait par le biais d'une écriture parfaitement maîtrisée alliant la densité et l'émotion.

[Roger CHAMBERLAND]

coups de foudre

Christine BROUILLET

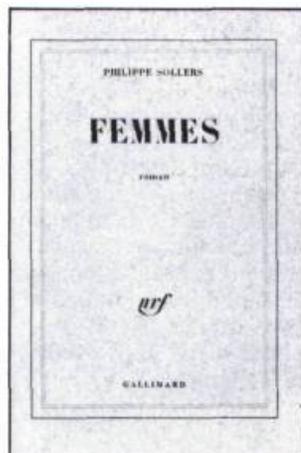
Éditions Quinze, Montréal,

1983, 169 p.

À treize ans, Edwidge Saint-Hilaire tombe amoureuse de son professeur de mathématiques. Comme ça. Tout d'un coup. Mais Edwidge n'aime pas faire les choses à moitié et ne se contente donc pas d'un amour discret, silencieux. Bien au contraire. Elle assassine froidement Soeur Jeanne, coupable d'avoir eu entre les mains son journal intime puis, elle tente d'éliminer l'épouse de Levallois, entrave évidente à sa liaison imaginaire. On aura reconnu le canevas de « Premier Amour », paru dans le recueil collectif *Fuites et Pour-suites*.

Dix années d'internement plus tard, Edwidge fait la connaissance de Jean-Sébastien Fournier: coup de foudre. Elle le trouve beau, lui fait la cour et emploie tous les moyens imaginables pour se faire aimer de lui. Car Edwidge est folle: folle d'amour, folle de désespoir, folle à lier. À vrai dire, tous les personnages de ce roman ont un petit côté dérangé: Josette, amie d'adolescence d'Edwidge, est fascinée par la folie amoureuse de sa compagne; Patrick, le voisin mystérieux, est un homosexuel solitaire et un brin superstitieux; enfin Jean-Sébastien, est un séducteur et un apprenti dur-à-cuire. Des liens se nouent et se dénouent entre eux au rythme de la folie d'Edwidge. Le drame éclate, inévitable, prévisible...

NOUVEAUTÉS



Christine Brouillet ne manque certes pas d'imagination : *Coups de foudre* est rempli d'idées, de possibles qu'elle n'exploite cependant pas de façon convaincante. L'intrigue tombe à plat. Bien sûr, le lecteur/la lectrice, sans être plongé(e) en plein mystère, ressent un certain trouble, un malaise que l'auteur n'arrive pas à entretenir jusqu'au bout. On n'arrive finalement pas à prendre Edwidge au sérieux : sa folie, ses amours apparaissent bien vite puérides. Pas plus qu'on ne s'inquiète des déboires d'un certain personnage plutôt fanfaron. Et comble de frustration on n'a même pas le plaisir de chercher à deviner le dénouement, on le prévoit facilement.

Lecture un peu fastidieuse donc, décevante. Heureusement, au plan de l'écriture, on perçoit chez Christine Brouillet une certaine amélioration sur son précédent roman *Chère Voisine*. Le style est plus serré, plus efficace, les phrases, moins équivoques. Le passage du narrateur témoin au journal intime de Josette n'est pas non plus sans intérêt mais ne suffit pas à conquérir le lecteur rétif. Christine Brouillet a du talent, il faut insister là-dessus, mais ce n'est pas (pas encore) une Patricia Highsmith québécoise. Il y a loin de la coupe aux lèvres.

[Caroline BARRETT]

le temps du désir

Hélène FECTEAU
Libre Expression, Montréal,
1983, 185 p.

Deux femmes, intelligentes, indépendantes, dynamiques ; un homme, un « déséquilibré sympathique » à la recherche de l'« Amour ». C'est autour de ces trois personnages, que s'élabore la trame de ce premier roman d'Hélène Fecteau.

C'est lors d'une soirée que Maxime, jeune journaliste en lutte à une profonde crise d'identité, rencontre Stéphane. Entre eux, la passion se montre aussi violente qu'immédiate. Mais ce dernier aime et aimera toujours Laurence, son amie d'enfance. Inévitablement, les deux femmes se rencontrent. Elles sympathisent immédiatement et décident de se revoir. Mais, peu à peu, une fascination réciproque les submerge, fascination dont elles ne pourront plus, dès lors, se délivrer.

En prenant pour prétexte le fameux triangle amoureux auquel les personnages procurent une résonance nouvelle, Hélène Fecteau scrute le vécu (et plus particulièrement le vécu féminin) contemporain dans quelques-uns de ses aspects sociaux et affectifs. Cette volonté de « dire » amène d'ailleurs un certain amoncellement des thèmes dans les premiers chapitres. De structure et de style traditionnel, ce roman comporte toutefois une intrigue bien menée dans son ensemble. On peut cependant regretter que la modernité des sujets ne s'accompagne pas d'une recherche formelle plus développée à l'instar de nombreux écrits de femmes parus ces dernières années.

[Linda LAMARCHE]

dans la démesure du possible

Normand ROUSSEAU
CLF/Pierre Tisseyre, Montréal,
1983, 256 p.

C'est véritablement à un voyage « Aux frontières du réel [...] de la folie et [...] du délire » que Normand Rousseau convie le lecteur dans son dernier-né, — son huitième ouvrage, — *Dans la démesure du possible*. L'écrivain a réparti en trois sections les vingt-neuf nouvelles de ce recueil, malgré l'arbitraire (apparent) d'une telle division, car personnages (et lecteur) basculent de l'autre côté de la frontière, pour se retrouver dans le domaine de la fantaisie, du rêve, de la science-fiction, du fantastique. On assiste à une perversion du réel au moyen de situations insolites, souvent conflictuelles, où s'agitent des êtres incertains, interrogatifs ou incrédules et qui mènent presque fatalement à l'insoluble et à l'absurde.

Le genre requiert une maîtrise absolue de la technique narrative dans la mise en situation, dans le déroulement en crescendo de l'inquiétude ou de l'inconfort, dans l'imprévu ou l'inexpliqué de la « chute » finale. Rousseau contrôle adroitement ses matériaux, en plus de posséder une remarquable maîtrise de l'écriture. Ses œuvres antérieures, telles *la Tourbière* (1975), *les Jardins secrets* (1979) et *le Déluge blanc* (1981), par exemple, nous avaient rendus familiers avec son métier : suspense habilement dosé, originalité des thèmes et des situations, virtuosité des développements, vocabulaire précis et varié, expression efficace, images justes. Les titres mêmes

sont judicieusement choisis et ils annoncent le contenu ; que l'on pense au titre général du recueil ou à ceux de nouvelles telles « le Triangle vicieux », « le Mangeur de rondelles », « Un poids, deux mesures », « le Monstre normal »... Toujours l'auteur manifeste une prise constante sur les réalités quotidiennes de la femme et de l'homme, dans leurs rapports et leurs affrontements, leurs forces et leurs faiblesses, qu'il s'agisse de l'amour, de la solitude, de la maladie, de la vieillesse, du travail, de l'argent, et que les faits se déroulent en 1983 ou en 2150. Ajoutons à tout cela un humour parfois corrosif, de nombreuses trouvailles stylistiques et l'on comprendra pourquoi il faut lire ce recueil d'un maître de l'écriture, qui rejoint les Roch Carrier (*Jolis Deuils*) et Michel Tremblay (*Contes pour buveurs attardés*) dans leurs réussites les meilleures.

[Gilles DORION]

SCIENCE-FICTION

l'odeur de la bête

Philippe CURVAL
Denoël, Paris, 1981, 191 p.

Voilà un roman de science-fiction bien français : on connaît l'excellence des études anthropologiques de nos cousins, leur caractère intimiste si fréquent dans leur cinéma et leur littérature.

Curval est de cette lignée : il raconte, en un court récit, comment un jeune médecin, socialisant mais sceptique quant aux vertus du capitalisme et du marxisme et qui a néanmoins accepté un poste sur la planète Shafton, récemment cédée par les Américains aux Soviétiques, va peu à peu se laisser prendre aux curiosités et étrangetés des Shafts et des Naonyths, races rivales de cette planète ; le héros n'accepte pas le projet soviétique et refuse de répéter l'expérience américaine concernant les curieux habitants de cette planète. Sa volonté au contraire de comprendre leur culture et leur mode de vie lui fera vivre d'étranges amours et l'amènera à la découverte de lui-même.

Et si un jour, visitant cette planète, vous le rencontrez et « si vous avez le courage de lui tendre la main, il vous la léchera avec amitié. »

[Vital GADBOIS]



NOUVEAUTÉS

fondation foudroyée

Isaac ASIMOV
Denoël, Paris, 1983,
508 p. [9,95 \$]

Dans un cosmos où des millions de planètes ont été colonisées par l'homme, des groupes s'affrontent pour reprendre le contrôle de l'ancien empire galactique, effondré depuis cinq siècles. D'un côté, la 1^{re} Fondation, qui mise sur la puissance d'une technologie qu'elle développe à une vitesse folle; de l'autre, la 2^e Fondation, constituée d'un petit groupe de psychologues qui ont développé, à force d'entraînement des pouvoirs mentaux supérieurs, au moyen desquels ils peuvent contrôler à distance l'esprit des gens et le modifier sans laisser de trace. L'affrontement est inévitable, mais une troisième force va intervenir: Gaïa et ses étranges habitants.

Ce volume s'ajoute à la trilogie de *Fondation*, que tous les amateurs de science-fiction connaissent et qui constitue sans doute l'œuvre la plus attachante d'Isaac Asimov. Écrite au début des années 50, celle-ci, par la place capitale qu'elle accorde à la psychohistoire, témoigne de la fantastique percée qui s'effectuait alors dans les sciences humaines et de la confiance qu'on avait dans leur développement. En renouant avec son récit 30 ans après, Asimov a continué d'inventer avec le même bonheur. Mais on mesure mieux l'évolution de notre propre société, en voyant les efforts de l'auteur pour donner une avance technologique crédible à la civilisation qu'il décrit, et pour faire jouer aux femmes autre chose qu'un rôle de figurantes.

[Christian VANDENDORPE]

POÉSIE

l'écran précédé de
aires du temps

Denise DESAUTELS
Éditions du Noroît, Saint-Lambert,
1983, 89 p.

Dans son quatrième recueil de poésies, *l'Écran précédé de Aires du temps*, Denise Desautels touche l'expression d'une parole qui circule entre le corps, le geste de dire et la parole. Le court texte liminaire, *Aires du temps*, est celui par lequel l'auteur cherche à

vivre « ses drames quotidiens », à inscrire le mot comme point d'ancrage de ces temps et lieux. Avec *l'Écran*, le poème se fait beaucoup plus prolige, il coule d'abondance comme pour lutter contre la mort inexorable, l'empêcher de s'introduire au fil des jours. L'écran devient l'écriture où se joue dedans/dehors l'angoisse de la fin (« question de ne plus mourir pour rien, quotidiennement ») et la fuite pour échapper à l'informe. Illustré de deux très beaux dessins de Francine Simonin, le recueil de Denise Desautels est parmi les plus enrichissants à être publiés cette année.

[Roger CHAMBERLAND]

poèmes

Pierre CHÂTILLON
Éditions du Noroît, Saint-Lambert,
1983, 347 p.

Décidément, l'année 1983 aura été une année bénéfique pour Pierre Châtillon. En plus de *la Fille arc-en-ciel*, un recueil de contes, voilà qu'il nous offre une rétrospective de ses poèmes écrits ou publiés entre 1956 et 1982.

Intitulé simplement *Poèmes*, le recueil se divise en deux grandes parties. La première, (« le Cri du soleil ») regroupe les premiers écrits poétiques de l'auteur: *les Cris* (1956), *le Livre de l'herbe* (1958), *le livre du soleil* (1959), *Soleil de bivouac* (1962-1967), *Poèmes posthumes* (1958), *Blues* (1971), *le Mangeur de neige* (1965-1971). Dans la deuxième partie, « l'Oiseau-cœur », on lira avec plaisir des recueils plus récents: *le Château-fort du feu* (1972), *le Beau Jour jaune* (1972), *le Printemps* (1973), *Nuit fruit fendu* (1977), *l'Oiseau-rivière* (1978), *Amoureuses* (1975-1982).

Tout est soigneusement présenté et abondamment illustré de dessins de Nicole Vigneault.

Longtemps considéré comme un poète du feu et de la révolte, Pierre Châtillon se révèle un « poète de l'harmonie » dans la seconde partie de cette intégrale. Mûr, sûr de lui, il livre à ses lecteurs une nouvelle facette de sa personnalité: celle de « l'Autre » apprivoisé. C'est d'ailleurs avec une certaine fierté qu'il nous confie: « Après tant d'années de haute lutte, je n'en suis qu'au début d'un univers à inventer: l'univers de Pan après celui de Prométhée. »

[Alain GENDRON]

diminution d'une pièce

Gilles CYR
Espace, Montréal,
1982, n.p.

On aborde le dernier recueil de Gilles Cyr, *Diminution d'une pièce*, avec recueillement. Au plan graphique, le livre se présente en édition courante, sans autre appareil que les poèmes placés au centre de chaque page, jamais plus longs que cinq ou six vers largement aérés. Les textes font également appel à une économie de moyens: très peu de mots, des images réduites à leur plus simple expression, mais quelle densité! Rarement est-il donné de lire des poèmes qui interrogent, avec une telle acuité et une concision extrême, la « nature des choses » telle qu'elle apparaît au poète. Du réel on oublie la présence pour sonder les racines de l'indicible. Soulignons que quelques textes sont repris, avec variantes, de son autoportrait paru dans *Québec français*, n° 45, sous le titre « Isolats ». Un recueil à placer au premier rang d'une liste d'œuvres à lire.

[Roger CHAMBERLAND]

THÉÂTRE

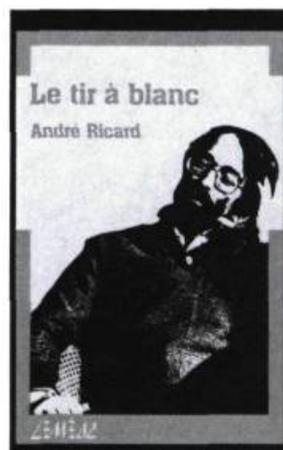
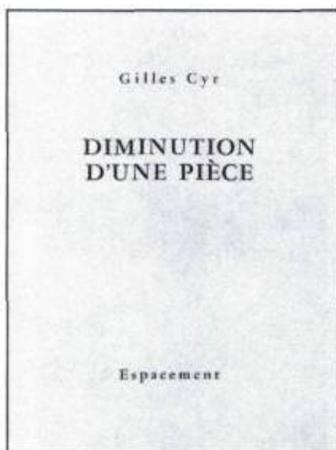
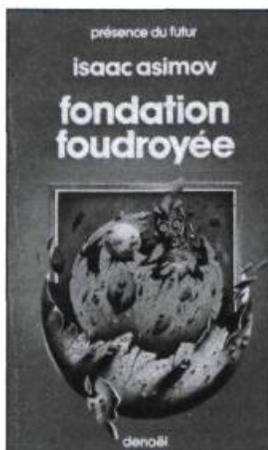
le tir à blanc

André RICARD
Leméac, Montréal, 1983, 145 p.

Une pièce brutale, qui dérange tout autant que le film de Anne-Claire Poirier, *Mourir à tue-tête*; une pièce forte comme la violence qui alimente encore souvent le rapport entre les sexes. Une pièce audacieuse, surtout, qui ose aborder, dans un contexte d'actualité cuisante, toute l'ambiguïté des nouveaux rapports amoureux, sans craindre ni les féministes ni cette catégorie d'hommes frustrés par la révolution des femmes.

L'action de *Tir à blanc* se déroule en trois temps. Dans les deux premiers tableaux, un homme (le facteur) s'introduit dans le jardin d'une riche femme d'avocat, l'intimide, la terrorise, l'agresse verbalement et physiquement. Mais après un long processus de défense et de séduction, la victime finit par crier son amour « à celui qui l'a brisée ». Le troisième temps se présente un peu comme

NOUVEAUTÉS



une réflexion critique de cette première intrigue; réflexion qui s'élabore entre deux nouveaux personnages, le metteur en scène à qui on a confié le texte de cette intrigue, et une féministe-cadre supérieur qui finit par révéler être l'auteur du manuscrit. Cette fois, c'est la femme qui est proposeur ou agresseur; sans avoir recours au terrorisme physique, celle-ci n'en parvient pas moins à déclencher chez son interlocuteur le même sentiment d'être pris au piège. Dans un cas comme dans l'autre, c'est finalement la même arme qui est utilisée, la même arme chargée à blanc qui n'a pas de réel pouvoir de mort, mais qui réduit l'autre à la peur et à la soumission.

Le sujet est, on ne peut plus, délicat. André Ricard en a fait une pièce d'une grande intensité. Dans un dialogue qui passe adroitement de l'énormité à la subtilité, il parvient à poser de façon essentielle les nouvelles questions provoquées par le « nouveau désordre amoureux ».

[Esther CROFT]

CONTES ET RÉCITS

L'herbe de tendresse

Yves THÉRIAULT

préface de Victor-Lévy Beaulieu
VLB éditeur, Montréal, 1983,
238 p. (14,95 \$)

Thériault excelle lorsqu'il évoque le monde primitif des Amérindiens, des Esquimaux ou des groupes minoritaires. En quelques phrases, il éveille chez le lecteur la nostalgie des espaces vierges et des traditions millénaires. Il réactive les rêveries d'un monde à la mesure de l'homme où chacun vit en étroite harmonie avec les forces de la nature et les dieux tutélaires.

Ainsi se présente *L'Herbe de tendresse*, récits « indiens » et « esquimaux » que les éditions VLB ont rassemblés pour notre ravissement. Des contes tels « L'Herbe de tendresse », « Kulak l'Esquimaux », « le Dernier Igloo », « Kaya, l'ami fidèle », « l'Éternité d'Aasho » ou « Atisokan », nous révèlent un Thériault en pleine possession de ses talents de conteur. Même si certains de ces contes ont déjà été publiés dans des magazines ou revues, ils exercent toujours une égale fascination.



Victor-Lévy Beaulieu a raison dans sa préface de vanter les mérites de Thériault et de rappeler l'importance de ses « cycles indiens et esquimaux » avec des romans comme *Agaguk*, *Ashini*, *le Ru d'Ikoué*, *Mahigan*, *N'Tsuk*, *Tayaout*, *filis d'Agaguk* ou *la Quête de l'ourse*, ce dernier déjà tout contenu dans le dernier conte « Atisokan ». Le recueil s'inscrit dans la lignée des grands livres de Thériault, de ceux qu'il faut lire et relire.

[Maurice ÉMOND]

la fille arc-en-ciel

Pierre CHÂTILLON

Libre Expression, Montréal, 1983, 215 p.

C'est un univers de lumière, un monde où la nature et la femme incarnent la beauté tangible que nous propose Pierre Châtillon dans *la Fille arc-en-ciel*. Constitué de onze contes pouvant être lus séparément, le recueil transporte le lecteur tantôt à travers des espaces oniriques, tantôt en des lieux on ne peut plus réels (Tadoussac, l'Île-aux-Coudres, Port Saint-François) mais, dans l'un comme dans l'autre, la nature et la femme revêtent une importance primordiale et forment le lien indélébile unissant tous les contes entre eux. Véritables salvatrices, elles permettent à l'homme d'échapper au réalisme insipide de l'existence quotidienne en le guidant dans les méandres de l'imagination.

La femme, thème majeur du livre, est omniprésente. Elle est multicolore et multiforme; tantôt volatile (« Isabelle la bleue »), tantôt logique et moderne (« Valentine »), tantôt pathétique (« Pathétique N'importe Qui »), chacune d'elles ne manque jamais d'apporter au pauvre mortel un peu de chaleur et de réconfort par le biais de la fantaisie. Parfois source de chagrin et de désespoir (notamment dans « Lac Beaugard »), parfois source de consolation (« le Rouge-gorge »), elle sait toujours envoûter, captiver; on n'échappe pas à son charme, à sa beauté, à son originalité.

Le lecteur le plus exigeant trouvera dans ce recueil admirablement bien construit de quoi satisfaire son imagination. Rien n'y est laissé au hasard: le style est soigné, la langue, impeccable, et l'auteur sait captiver l'attention de son lecteur en l'amenant petit à petit dans un monde magique et merveilleux.

[Alain GENDRON]



le village et la ville

Denys GAGNON

Éditions internationales Pilou Inc.,
Verdun, 1982, 134 p.

haute et profonde la nuit

1983, 139 p.

Les deux premiers recueils de la trilogie *les Sorcelleries lyriques* de Denys Gagnon, *le Village et la Ville* puis *Haute et Profonde la nuit*, évoquent la finesse de l'œuvre picturale: l'évolution de chacun des textes s'accomplit par touches successives.

L'auteur présente un univers magique, fantastique, dans lequel différents personnages féminins posent des gestes sacrés, terribles. Les éléments physiques sont réduits à l'essentiel, et l'action se déroule dans un temps immémorial où la vie humaine procède encore de rites: existence intimement liée au cosmos, passions irrévocablement confrontées aux puissances naturelles et inexplicables. Par exemple, la vieille Élodie solitaire exerce son « vouloir unique » dans un monde clos et tente de « tuer la mort ». Mais ces « redoutables sagesse gravées du silence » sont contrées par une volonté mâle; la femme vierge se confond alors physiquement avec l'Arbre-Époux, témoin de la Vie, afin de rendre féconde la terre et de reculer la mort « de sur elle ». Car « la fin n'est pas (sa) fin ».

Tels ces mages « attentifs aux détours des langues et de choses qu'on ne dit et ne parle plus qu'en les écrivant », l'auteur présente, au moyen de ses textes-tableaux, les mouvements profonds et épurés de l'âme humaine, en utilisant des mots cristallins, implacables.

[Daniel BÉLANGER]

ESSAIS

le désir et le pouvoir

Naïm KATTAN

HMH, Montréal, 1983, 209 p.

Témoin privilégié de la culture occidentale, Naïm Kattan poursuit ici une réflexion où s'articulent, comme dans ses essais antérieurs, les données de ses lectures et de ses expériences personnelles. Il perçoit le désir comme une force fondamentale, l'un des moteurs les



NOUVEAUTÉS

plus constants de l'évolution humaine. Jailli de l'être humain comme une source pure, le désir rencontre sur sa voie les impératifs des sociétés, des pouvoirs et des lois, qui le canalisent, le domestiquent, le neutralisent. Selon Kattan, on ne peut juger une civilisation « qu'en fonction de la possibilité qu'elle a donnée et qu'elle donne à des hommes et à des femmes de vivre le plus pleinement leur désir » (p. 159). L'un des signes de cette santé originelle est la capacité d'admettre et d'accueillir l'autre dans l'amour, dans l'art ou dans la religion.

Or, précisément issu d'une famille arabe, mais Canadien d'adoption et participant à la triple culture islamique, juive et chrétienne, Naim Kattan voit dans chacune de ces traditions, des limites et des constantes qui portent atteinte à l'intégrité du désir. Le roi David, par exemple, a conscience d'avoir péché en réduisant son peuple à un chiffre, le privant ainsi de sa généalogie, expression normale du désir. Dans l'ascèse chrétienne ou dans la mystique des soufis musulmans, l'accès à Dieu est possible par une sorte de neutralisation du corps. Faust doit finalement se résoudre à l'au-delà.

Se livrant à une étude parallèle des littératures canadienne-anglaise et québécoise (qu'il appelle encore canadienne-française), Kattan montre comment le désir s'y incarne constamment, depuis les origines, dans ce qu'il appelle « l'esprit de garnison », caractérisé par le souci de la continuité et par la peur de la rupture. De là une sorte de fermeture dans toute littérature dite « nationale », qui se manifeste par un refus de l'autre et, en définitive, par une limitation du désir. Le thème de l'exil l'emporte sur l'affirmation de la vie et le thème du pays s'impose comme une ultime sécurité. L'expérience personnelle de l'essayiste, changeant de langue, de pays, de culture, lui fournit des pages brillantes et révélatrices sur « l'autre et le double ».

Évoquant Rabelais, où le monde est corps, un corps immense et pétant de santé, et la civilisation occidentale du *fast food* et des régimes amaigrissants, Kattan fait le procès de ce monde où nous vivons, où il y a dégradation du désir. Si les termes « désir » et « pouvoir » correspondent à « nature » et « culture » ou au combat des Géants contre les Dieux, en humaniste averti, Naim Kattan se range du côté des Géants.

[Alonzo LE BLANC]

désobéir

Claude CHARRON
vib éditeur, Montréal, 1983, 356 p.

le plaisir de la liberté

Pierre BOURGALT et
Andrée LEBEL
Nouvelle Optique, Montréal, 1983, 235 p.

Il y a beaucoup de similitudes entre ces deux livres. L'un et l'autre sont en quelque sorte des portraits de deux hommes qui ont marqué, dans leur pouvoir divergent et convergent, la politique québécoise, portraits que les maquettes ont bien rendu dans leur présentation. Les deux livres brossent encore le bilan de vingt années d'histoire qui vont de la révolution tranquille jusqu'à l'échec du référendum. Autant Claude Charron, dont le récit précis, voir surdéveloppé, que Pierre Bourgault, dans des entretiens vivants et vifs, parlent d'abondance d'une vie dévouée à un collectif qui leur a tenu à cœur, deux hommes marginaux qui, dans la retraite du privé, continuent de flirter avec des idéaux voraces, rapaces. Les deux vedettes malgré elles refont la trame d'une toile inachevée dont ils analysent les empêchements. Tout en ayant vibré à la ferveur de la vie publique, après avoir succombé aux pulsions profondes de la solidarité, les deux acteurs du drame collectif ont quitté le combat immédiat et quotidien, pour retrouver un peu d'oxygène et survivre, et vivre. Faute d'avoir assez infléchi sur la condition d'un peuple irrésolu, qui s'est dit non à lui-même dans son dédoublement difficile et séculaire, les deux auteurs ont regagné leur liberté propre, sans pourtant se désolidariser de la cause. Dans leur refuge/écriture, ils cherchent les points de résistance : un syndicalisme ambigu, une pratique québécoise d'une rhétorique de gauche, les erreurs politiques du pouvoir. Chez l'un comme chez l'autre, pourtant, ni aigreur, ni pessimisme : seulement la fatigue traînée comme un avatar d'une histoire coloniale. Mais cette fois, moins triomphante désormais, en l'avenir, en la jeunesse québécoise, malgré le monde ancien, le vieux conservatisme d'une décennie quatre-vingt mal amorcée. L'un et l'autre croient au pouvoir du temps, à l'expression des divergences, en défenseurs de la tolérance et de la vie. Le succès de ces livres en librairie témoigne assez de l'admiration profonde pour deux Québécois qui, disant ne parler que pour eux-mêmes, ont encore de nombreux répondeurs à cause

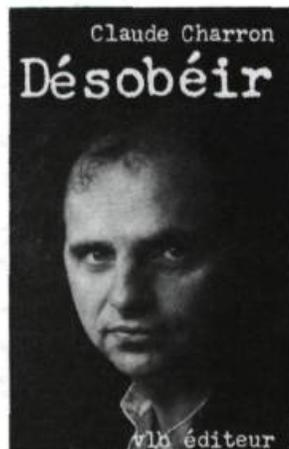
d'un idéal — l'indépendance — qui n'est peut-être pas un dossier aussi classé que ne l'affirment les éditorialistes ou les tristes acteurs du « Canada Bill. » Car tel est le pouvoir de tels livres : en temps de stagnation, ils restent cette conscience qui prépare les nouveaux combats.

[André GAULIN]

le joual de troie

Jean MARCEL
Éditions E.I.P., Verdun, 1983, 357 p.
pour un parti pris révolutionnaire
Pierre MAHEU
Parti pris, Montréal, 1983, 303 p.
pour un parti pris anthropologique
Paul CHAMBERLAND
Parti pris, Montréal, 1983, 325 p.

La cité libre, libre en libéralisme, du triste Pierre-Éliot Trudeau a dorénavant — pour le moment du moins — figé l'image d'un Québec colonial. Un bon moment historique pour relire des classiques. Autant Pierre Vallières, dans son importante préface à la réédition de *Nègres blancs d'Amérique* (Parti pris, 1979), que Pierre Vadeboncœur qui signe la présentation du livre de Jean Marcel, parlent du projet collectif québécois comme d'un projet global, original, total, unique en son genre en Amérique du Nord. C'est pourquoi autant le texte du *Joual de Troie*, un pamphlet toujours actuel, surtout au plan culturel, selon Vadeboncœur, que les écrits regroupés en livre — et parus alors surtout dans la revue *Parti pris* — de Pierre Maheu et de Paul Chamberland s'avèrent d'un grand intérêt pour retourner aux mobiles profonds de la révolution tranquille. La mise en livre des essais de Maheu et Chamberland font particulièrement ressortir l'importance de la revue *Parti pris* dans l'histoire idéologique et politique québécoise. Les syndicalistes, les intellectuels, les hommes politiques auraient sûrement intérêt à relire — ou à lire — des auteurs qui, avec Miron, Giguère, Aquin, ont forcé la transgression d'un ordre qui avalisait notre infériorité et notre colonialisme. D'ailleurs, ces textes débordent largement la question québécoise pour déboucher sur la situation planétaire. Ce n'est pas par hasard que Pierre Trudeau n'a jamais raté la chance de s'en prendre aux écrivains québécois qui ont lutté



NOUVEAUTÉS

contre le ravalement des leurs et qu'il a préféré citer, hors contexte, Léon Bloy ou André Malraux!

[André GAULIN]

HISTOIRE

les éditions du jour une génération d'écrivains

Claude JANELLE
Hurtubise HMH, Montréal, 1983, 338 p.

Précédée d'une préface d'André Major, qui s'attribue les plus grands mérites, l'étude de Claude Janelle, *les Éditions du Jour*, présente « Une génération d'écrivains », ainsi que le laissent entendre le sous-titre et l'avant-propos. Ayant raconté les circonstances qui lui ont fait connaître la littérature québécoise, l'auteur divise son ouvrage en deux parties : « Histoire littéraire de la maison » et « Bibliographie et références ». Malgré l'épithète « littéraire » de la première partie, et sans doute en raison de l'imprécision ou de l'élasticité du terme, Janelle, en plus de se livrer à une analyse de contenu des livres publiés par les Éditions du Jour, ne manque pas de décrire Jacques Hébert, l'homme et l'éditeur, les débuts et l'organisation matérielle des Éditions, les péripéties importantes (la démission de Victor-Lévy Beaulieu, puis le départ de Hébert) sans verser toutefois dans les potins. Le texte intégral du communiqué de presse par lequel Hébert annonçait sa démission le 20 août 1974 est éclairé par un « rapport personnel et confidentiel » de l'éditeur, qui charge la Fédération des Caisses d'Économie du Québec et leur attribue la plupart des torts dans le déclin de la maison d'édition.

Il va sans dire que, si ces propos, groupés principalement dans deux des dix chapitres de la première partie, tiennent de la petite histoire et suscitent un intérêt certain, ceux qui portent sur les courants littéraires développés par les écrivains du Jour (« les Débuts (1961-1968) », « l'Apogée (1968-1974) », « le Déclin (1974-1980) ») intéresseront davantage les analystes et critiques de la littérature. Malgré quelques condamnations péremptoires, où sont décapités des auteurs de second ordre et des « cabotins », et malgré un certain nombre d'affirmations gratuites et de jugements de valeur, le lecteur découvre en Janelle des qualités de critique littéraire et

d'historien de la littérature. Si l'essayiste n'a pu réussir le tour de force de rendre pleinement justice à tous les auteurs, il faut reconnaître que son étude est passionnante, en plus d'être bien écrite. On ne peut que regretter, cependant, l'absence d'un index onomastique renvoyant aux pages de l'ouvrage. Un jour, il sera peut-être possible de « raconter » d'une manière aussi sérieuse l'histoire des autres maisons d'édition du Québec, et avec une aussi solide documentation.

[Gilles DORION]

la pointe du vent

Claude HAEFFELY
Éditions de l'Hexagone, Montréal,
1982, 221 p.

Publiée dans la collection « Parcours », que dirige Roland Giguère, *la Pointe du vent* rassemble un ensemble fort hétéroclite de documents écrits (lettres, essais, fragments d'œuvres poétiques, rêves, données biographiques, témoignages) et visuels (photographies, dessins, bandes dessinées) qui marquent, comme autant d'événements et de lieux privilégiés, les grandes étapes de ce Français du Nord débarqué au Québec en 1953. De là, des rencontres avec les principaux animateurs culturels de Montréal (Miron, Marchand, Portugais, Giguère, Bellefleur...) qui l'aident à s'intégrer à un Québec en pleine révolution tranquille. Propriétaire de galerie d'art, il devient fonctionnaire et dirige la revue *Culture vivante* avant de passer au service d'animation de la Bibliothèque nationale.

Il fait paraître plusieurs recueils de poèmes qui l'inscrivent dans le champ poétique québécois et se signale comme l'un des organisateurs de la célèbre « Nuit de la poésie » tenue en mars 1970 dans la salle du Gesù. C'est ce travail d'animation et d'écriture qui justifie la présente publication et lui donne tout son sens. Un tel ouvrage devient essentiel pour la compréhension du milieu culturel québécois et pour la saisie d'une carrière d'écrivain et d'animateur fort remplie. Il est malheureux que l'on n'ait pas opté pour la suite chronologique plutôt que pour une livraison en vrac de toute cette masse documentaire.

[Roger CHAMBERLAND]

les clés d'elsa

Dominique DESANTI
Ed. Ramsay, Paris, 1983, 422 p. [22 \$]

Elsa Triolet et Louis Aragon sont probablement le couple par excellence du XX^e siècle, l'incarnation de l'amour indéfectible, célébré dans de très beaux poèmes. Depuis 1928, date de leur rencontre, jusqu'à 1982, quand Aragon va rejoindre sa compagne dans la mort, cet amour n'a cessé de se dire et, surtout, de se mettre en scène : *Cantique à Elsa*, *Les yeux d'Elsa*, *Le fou d'Elsa*, *Messe pour Elsa...*

Qu'y avait-il donc de si attachant chez cette Russe juive émigrée, dont la sœur avait inspiré un amour fou à un autre poète, Maiakowski? Dominique Desanti remonte jusqu'à l'époque où Elsa, petite fille de dix ans, se sentait la mal-aimée de la famille. Elle questionne les témoignages et reconstitue à grands traits la toile de fond des années folles et du surréalisme. Mais, faisant flèche de tout bois, elle questionne aussi l'œuvre de l'écrivaine et extrapole à partir d'un personnage, d'une phrase, pour sonder les sentiments profonds de l'auteur. Et le portrait prend forme... Vite, on devine la main de fer et l'œil sec sous le flou poétique. Mais on comprend, surtout, qu'Elsa a été le point d'ancrage d'Aragon « dans les eaux glacées du communisme » et que la fidélité que celui-ci lui vouait était forte de tous les reniements qu'il avait dû faire pour rester si longtemps la caution intellectuelle du Parti communiste français.

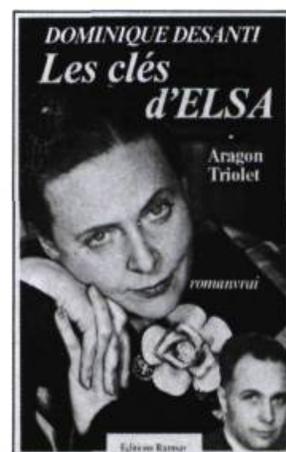
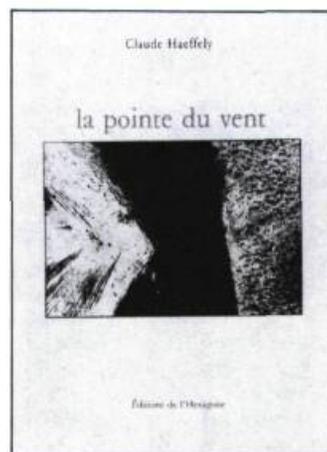
[Christian VANDENDORPE]

le curé labelle

Gabriel DUSSAULT
Hurtubise HMH, Montréal 1983, 392 p.

Le Québec de la deuxième moitié du XIX^e siècle est une société aux prises avec de sérieux problèmes d'expansion démographique. Dans une thèse présentée en 1975 et publiée huit ans plus tard, le sociologue Gabriel Dussault étudie un aspect relativement peu connu du mouvement migratoire de la population francophone vers de nouvelles terres. Son ouvrage, *le Curé Labelle, Messianisme, utopie et colonisation au Québec, 1850-1900*, propose une autre conception de

NOUVEAUTÉS



l'idéologie colonisatrice traditionnelle. Contrairement à Robert Lévesque et Robert Migner, qui avaient publié en 1979 une biographie populaire du célèbre prêtre colonisateur, sous le titre *le Curé Labelle: le colonisateur, le politicien, la légende*, Dusault présente une monographie structurée et bien documentée sur le rôle déterminant du messianisme national de reconquête dans l'utopie colonisatrice de la vallée de l'Outaouais à l'époque du curé Antoine Labelle.

Dans une première partie, il étudie la genèse et la structure d'un messianisme utopisant écrit à travers la formation et les premières expériences sociales du prêtre: son rêve d'étendre la foi en prenant les bonnes terres nouvelles au Nord du diocèse de Montréal, son programme de réforme et de développement et ses rapports avec ses collaborateurs et disciples, Arthur Buies, Onésime Reclus et Jean-Baptiste Proulx.

Dans la deuxième partie, il analyse la transition de l'utopie écrite à l'utopie pratiquée, en parcourant les principaux instruments de propagande utilisés par le chef charismatique. « La colonisation fut bien davantage l'objet de rêves et de discours que d'une pratique », conclut-il, après avoir démontré l'échec du projet colonisateur.

Cet ouvrage de synthèse rendra service tant aux historiens qu'aux sociologues, car l'auteur passe en revue tout ce qui s'est écrit sur la colonisation, contribuant ainsi à faire connaître une autre dimension de l'histoire économique, sociale et idéologique du Québec d'antan.

[Kenneth LANDRY]

ENTREVUES

l'écrivain devant son œuvre

Donald SMITH
Québec/Amérique, Montréal, 1983,
358 p. (19,95 \$)

Comme l'ont fait en 1980 les principaux collaborateurs de l'équipe littéraire de *Québec Français avec Romanciers du Québec*, Donald Smith réunit dans ce livre les entrevues qu'il a réalisées auprès de quatorze écrivains québécois et qu'il a d'abord publiées dans *Lettres québécoises*. Une seule entrevue, celle

d'Adrien Thério, a originellement paru dans *Voix et Images* en 1981. Si d'aucunes (Marie-Claire Blais, Antonine Maillet, etc.) sont intactes, d'autres ont subi des modifications profondes (Gérard Bessette, Mgr Savard, Jean Barbeau). Celle avec Anne Hébert a été amputée de la dernière question car, depuis *Héloïse*, la nouvelle doctoresse *honoris causa* ès littérature de l'université Laval a obtenu le Prix Fémina et travaille désormais au scénario des *Fous de Bassan*, qui sera porté à l'écran bien avant *Héloïse*.

Donald Smith a l'expérience de l'entrevue depuis qu'il a amorcé sa « carrière » en 1976. S'il sait interroger, il sait encore plus écouter ses interlocuteurs qui nous renseignent sur leur œuvre, leur imaginaire, le pays qu'ils habitent, l'acte d'écrire. Quatorze écrivains parmi les plus importants témoignent, grâce à lui, de la condition de l'écrivain « au pays de Québec ». Voilà donc un livre éclairant, pénétrant qui se lit comme un roman.

Un lecteur avisé se demande bien pourquoi Smith a « oublié » d'inclure dans son recueil les entrevues réalisées avec Gérard Godin, Alphonse Piché et Pierre Turgeon, entre autres...

[Aurélien BOIVIN]

DICTIONNAIRES

le plaisir des mots

Georges JEAN
Gallimard, 1982, 356 p. (9,95 \$)

« Un poète est un monde enfermé dans un homme ». Le livre qui cite ainsi Victor Hugo est lui-même tout un monde. Il s'agit d'un recueil de mots, ceux qu'aime particulièrement le poète Georges Jean. Des mots qui chantent, des mots aux curieuses filiations, des mots pour étonner, des mots qui font rêver et qu'il nous offre en espérant que nous les ferons nôtres. Un don de mots.

L'éditeur a précisé en sous-titre: dictionnaire poétique illustré. De la facture du dictionnaire, on a bien sûr retenu l'ordre alphabétique pour les 1200 mots choisis ainsi que leur nature et leur genre. Ceci dit, Georges Jean s'éloigne bien vite de la froideur d'un dictionnaire de langue. Après tout, ce

livre est une longue déclaration d'amour aux mots. Telles de précieuses entailles, l'auteur enchâsse ses mots de poèmes des Queneau, Apollinaire, Eluard... Parfois, c'est une anecdote peu banale qui leur redonne vie. Ou encore, souvent, en complice généreux, cet amant du verbe nous révèle une étymologie étonnante: auriez-vous deviné la bouche de la forêt dans son Orée (oral/bouche); allez donc voir à canicule s'il n'y a pas une petite chienne qui s'y cache des ardeurs de l'été! À ces riches découvertes, il faut encore ajouter le foisonnement coloré des illustrations imaginées par 25 créateurs.

Dans les dernières pages, après Zigouiller et Zigzaguer, Georges Jean nous convie à jouer avec les mots. Succinctement, il dit comment bricoler un poème, créer des mots-valises, des acrostiches, des néologismes rêveurs ou loufoques, comment dessiner des rébus ou inventer des charades.

S'il est vrai que les références culturelles nous sont quelquefois étrangères et qu'un vocabulaire technique embrouille certaines définitions, ces particularités sont trop éparées pour causer de véritables problèmes au lecteur québécois de 10 ans et plus. Ce recueil est avant tout un coffre au trésor où les mots-joyaux brillent de leur sonorité et des multiples facettes de leur longue vie.

[Jean-Louis BERGERON]

dictionnaire des écrivains québécois contemporains

Union des écrivains québécois
Québec/Amérique, Montréal, 1983, 399 p.

Le Dictionnaire des écrivains québécois contemporains n'est pas une réédition du *Petit Dictionnaire de l'Union* paru en 1979. Ce nouveau dictionnaire regroupe non seulement les écrivains membres de l'Union, mais aussi ceux qui, sans en être membres, sont nés au Québec ou y ont vécu suffisamment longtemps, et qui ont publié au moins deux livres depuis 1970. Il exclut toutefois les écrivains acadiens — même Antonine Maillet — nettement identifiés, de par leur appartenance, à la littérature acadienne, et les écrivains anglophones nés au Québec mais qui ont déserté le territoire pour le Canada anglais.

Le travail de recherche, que l'on doit en grande partie à Yves Légaré, qui signe d'ailleurs



NOUVEAUTÉS

l'Avant-propos, a été mené avec attention même s'il manque quelques auteurs. Le résultat est étonnant. Les quelque 700 écrivains répertoriés — j'allais écrire auteurs, ce qui me semble plus juste — sont présentés par ordre alphabétique. On y trouve une biographie (plus ou moins longue selon l'importance du sujet) et une bibliographie exhaustive des œuvres de l'auteur (sans les rééditions). Dans plusieurs références, on fournit même le n° ISBN. Dans un deuxième bloc, on mentionne quelques études (en volume) consacrées à l'auteur. On aurait aimé y retrouver les dossiers que certaines revues spécialisées (*Lettres québécoises*, *Québec français*, *Voix et Images*, *Jeu...*) ont consacrés aux écrivains québécois depuis 1970.

Le *Dictionnaire* est abondamment illustré et la présentation, particulièrement soignée. Il s'avère un précieux instrument de travail pour les chercheurs et les amateurs car il existe bien peu de documentation sur les auteurs contemporains. Feuilletter ce *Dictionnaire*, c'est faire la connaissance d'une foule d'hommes et de femmes qui, par leurs écrits, agrémentent les loisirs de plusieurs générations de lecteurs.

J'oubliais : l'introduction, signée Michel Beaulieu, bien que rapide, se révèle une heureuse synthèse de l'écriture québécoise et de ses représentants les plus connus dans les dernières décennies. À l'utilisateur de découvrir dans le *Dictionnaire* les moins connus.

[Aurélien BOIVIN]

répertoire des ressources en littérature de jeunesse

Louise WARREN (compilatrice)
Le Marché de l'écriture, Montréal, 1982, 146 p.

« Guide ponctuel des organismes, éditeurs, chercheurs, créateurs, animateurs, critiques, etc., qui font actuellement la littérature jeunesse », le *Répertoire des ressources en littérature de jeunesse* est le fruit d'une sorte d'enquête menée auprès des intéressés et « se présente en même temps comme un instantané [du] milieu » (p. 15). Il fournit dans une première partie, la liste, par ordre alphabétique, de toutes les personnes qui, d'une manière ou d'une autre, contribuent à faire de la littérature de jeunesse un genre littéraire dynamique. On y découvre les renseignements suivants : nom de l'auteur, adresse

(personnelle et professionnelle), diplômes obtenus, associations auxquelles les auteurs appartiennent, recherche en cours et bibliographie. Cette dernière est souvent avortée toutefois — c'est pourtant l'essentiel du volume — puisque la compilatrice a choisi, pour des raisons « d'économie d'espace » (*sic*), de la limiter à cinq titres. Inconcevable dans un travail du genre, subventionné par l'État et qu'il faudra de toute façon reprendre parce que nettement incomplet. Et tout utilisateur sérieux se demande comment André Vanasse a pu donner sa bénédiction à un tel travail ! En limitant ainsi les bibliographies, Louise Warren et son équipe portent des jugements de valeur. Et, à choisir entre *Tout sur Noël* de Suzanne Martel et les romans pour adolescents de la série « les Montcorbier » publiée chez Fides (que la compilatrice orthographe partout Fidès), j'aurais nettement favorisé les derniers. Comme j'aurais ignoré les illustrateurs de livres pour jeunes ou les auteurs d'articles consacrés au genre, « par souci d'économie » ! L'absence de Monique Corriveau, celle de Félix Leclerc, de Denise Bourneuf, de Charlotte Verrette, de Liette Issaly et, surtout, d'Alvine Belisle qui ont fait beaucoup pour cette littérature est tout à fait inexplicable... Même si d'aucuns n'ont pas répondu à l'enquête.

Voilà donc un ouvrage décevant qu'il faudra refaire et compléter (à coût de subventions encore !) même s'il peut rendre des services aux chercheurs puisqu'on y trouve aussi la liste des organismes, des revues spécialisées, des prix littéraires, des maisons d'édition et des librairies qui participent à l'essor de la littérature de jeunesse au Québec, depuis le début des années 1970.

[Aurélien BOIVIN]

LINGUISTIQUE

la norme linguistique

Textes colligés et présentés par
Édith BÉDARD et
Jacques MAURAI
Éd. le Robert et Conseil de la langue française,
Québec, 1983, 850 p. (26,95 \$)

De par sa situation socio-historique, le Québec est vivement concerné par la norme et a développé une expertise reconnue en la

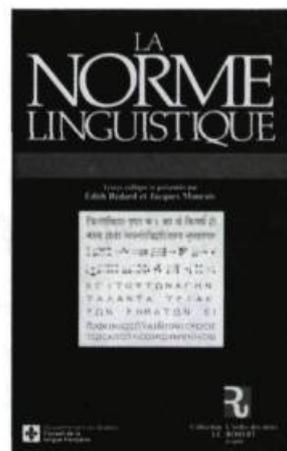
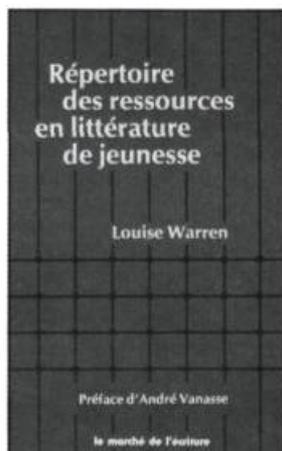
matière. Ce volume récemment publié en constitue une bonne illustration. On y trouve en effet 29 textes qui abordent la question de la norme sous différents aspects : la tradition, la linguistique contemporaine, les dimensions socio-psychologiques, le poids de l'État et, enfin, les problèmes pratiques. Parmi les noms des collaborateurs figurent des sommités internationales, tels Alain Rey, Paul Garvin, Joshua Fishman... Ne pouvant rendre compte d'une masse de textes aussi considérable, je me bornerai à signaler certains articles qui m'ont particulièrement intéressés.

Dans « Procès de normalisation et Niveaux/registres de langue », Jean-Marcel Paquette réexamine le concept de niveaux de langue. Dépassant la simple question de terminologie, il se demande pourquoi on en est « venu à concevoir toute variation linguistique sous la forme de niveaux, de codes, d'aspects ou de registres ? » La réponse, selon lui, est à chercher dans l'activité des chancelleries où s'est constituée, dès le Moyen Âge, la normalisation du langage sur le mode juridique.

Dans « Norme et Enseignement de la langue maternelle », Gilles Gagné montre que l'enseignement de la langue maternelle peut s'orienter selon deux versants différents : une pédagogie prescriptive centrée sur le code et une pédagogie centrée sur l'utilisation du code. Il propose des objectifs et des contenus susceptibles de réaliser en partie l'intégration de ces deux versants.

De leur côté, Gilles Bibeau et Claude Germain étudient le problème de la norme dans l'enseignement de la langue seconde. Ils montrent combien celle-ci a longtemps été dominée par le *parisian trench* et avancent des raisons qui en auraient permis tout récemment une légère coloration québécoise.

Édith Bédard et Jacques Maurais analysent les opérations de normalisation terminologique au Québec. Ils décrivent le rôle des institutions responsables et montrent comment celles-ci se heurtent parfois à d'autres instances normalisantes, tant au sein de l'administration québécoise que de l'administration fédérale. Surtout, l'étude examine les mécanismes mis en œuvre pour imposer de nouvelles formes et relève de sérieuses lacunes dans les processus en vigueur. Les auteurs, qui sont aussi les maîtres d'œuvre de l'ouvrage, rejoignent ici plusieurs des positions soutenues dans le numéro 49 de *Québec français* (p. 14 à 17).



NOUVEAUTÉS

Bien d'autres auteurs vaudraient d'être cités, notamment Jacques Cellard sur les chroniques de langage, Jean Darbelnet sur les anglicismes, Jean-Claude Corbeil sur la régulation linguistique... L'ensemble constitue un remarquable état de la question.

[Christian VANDENDORPE]

PÉDAGOGIE

la formation dans le domaine affectif

Nérée BUJOLD

Service de pédagogie universitaire,
Québec, Université Laval, 1982, 121 p.

« Tous les cours ont des objectifs d'ordre affectif » et il est nécessaire pour un formateur de préciser ces objectifs « et de les communiquer aux personnes dont il veut guider la formation ». La formulation de ceux-ci permet non seulement à l'étudiant de savoir ce qu'on attend de lui, mais aussi au formateur de prendre conscience du fossé qui sépare souvent les valeurs qu'il dit mettre de l'avant et celles dont il est vraiment tributaire. C'est ainsi qu'après une démarche d'explicitation sur les valeurs à privilégier, un groupe de professeurs en éducation physique s'est rendu compte que, même s'ils voulaient valoriser la santé et le bien-être, c'est en réalité la performance et le sport professionnel qu'ils favorisaient.

Cette étude se présente comme suit : nature des objectifs d'ordre affectif, validation et pondération des objectifs, stratégies d'intervention dans le domaine affectif, évaluation de l'atteinte des objectifs. Ces quatre chapitres constituent des leçons suivies d'exercices de mise en pratique. De nombreux tableaux et figures concrétisent le texte, et les annexes présentent un document réalisé en vue d'évaluer la formation des infirmières.

Même si le domaine affectif n'est pas facile à cerner, Bujold en étudie les composantes depuis les besoins en passant par les valeurs, habitudes et attitudes pour en arriver aux phénomènes observables, aux comportements verbaux et non-verbaux. C'est cette base théorique qui guide l'élaboration et la hiérarchisation des objectifs, par ailleurs à valider

et à pondérer. La poursuite des objectifs met en jeu l'action du formateur dont les interventions peuvent prendre diverses formes, comme la réponse aux besoins, le counseling, la persuasion, le renforcement. Mais c'est la planification de ces interventions qui en assure l'efficacité; en effet l'influence d'un éducateur ne peut-elle pas être réduite à zéro si ses collègues privilégient d'autres valeurs ?

On pourra trouver cet ouvrage un peu trop sec, rempli qu'il est de définitions et de modèles taxonomiques et opérationnels, mais il s'agit là d'une publication universitaire avec tout ce qu'elle comporte de théorisation et de spécialisation. La théorie, cependant, vise toujours au faire. En fait, Bujold a l'immense mérite d'avoir produit ce qui peut constituer une sorte de guide pratique à l'usage du formateur aux prises avec le difficile problème de l'évaluation d'attitudes et de comportements affectifs.

Certaines parties de cet ouvrage n'intéresseront peut-être que ceux qui désirent formuler des objectifs et en vérifier l'atteinte de façon scientifique. Par contre, les autres, celles qui traitent du domaine affectif et de la manière de provoquer des changements d'attitudes, ne peuvent laisser aucun éducateur indifférent, aussi bien au niveau de la réflexion que de l'action.

[René LABONTÉ]

analyse de ses valeurs personnelles s'analyser pour mieux décider

Claude PAQUETTE

Québec/Amérique,
Coll. C.I.F. Auto-développement,
Montréal, 1982, 215 p.

Depuis quelques années, le discours sur les valeurs fait état de nombreuses controverses et l'auteur du présent ouvrage soutient que ce débat prendra de l'ampleur au cours de la prochaine décennie. Il semble que la société traverse effectivement une crise des valeurs. Les lecteurs que la question intéresse trouveront, à la fin du volume, une importante bibliographie sur le sujet.

Non seulement les valeurs personnelles sont-elles, elles aussi, en mutation, mais elles s'opposent encore aux traditions ou à ce que les groupes voudraient pouvoir toujours considérer comme des « valeurs sûres ».

Il importe donc de dénouer ces conflits intérieurs et c'est là le but du livre de Claude Paquette. L'auteur nous propose, dans *Analyse de ses valeurs personnelles*, une démarche d'auto-analyse qui emprunte le biais des valeurs.

Dans un premier temps, il précise ce qu'on pourrait appeler le cadre théorique de l'auto-analyse réflexive de ses valeurs. Après avoir défini le concept de valeur, il fait la distinction entre la valeur/référence, celle qui est vraiment intégrée à l'être et qui conditionne ses comportements, et la valeur/préférence qui n'est souvent que de l'ordre du discours.

Un trop grand écart entre les valeurs/références et les valeurs/préférences peut créer, chez un individu, des tiraillements et des tensions. Une croissance personnelle équilibrée tendrait à réduire cet écart. Et Claude Paquette veut justement fournir à ses lecteurs un instrument de croissance personnelle.

Il propose donc, dans un deuxième temps, un cadre d'auto-analyse. Après en avoir exposé le processus et avoir décrit les attitudes qui lui sont inhérentes, il présente un ensemble de grilles (35). Ces grilles peuvent être exploitées individuellement ou en atelier et sont de nature à aider efficacement un utilisateur qui aurait de « la subjectivité disciplinée » à progresser dans la connaissance de lui-même.

Ceux qui sont incapables d'une telle discipline y trouveront quand même des informations intéressantes et un mode d'analyse toujours disponible pour le cas où...

[Michelle MOREAU-LANGLAIS]

observation et communication non-verbale en école maternelle

Daniel ZIMMERMANN

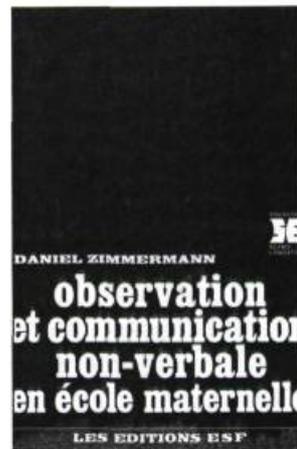
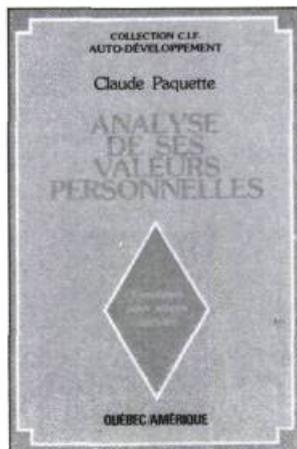
Collection science de l'éducation
Les Éditions ESF, Paris, 1982

Quel est l'impact du non-verbal lors de rencontres inter-personnelles et quelle place lui confère-t-on, dans nos pratiques pédagogiques, face au verbal ?

Cette étude se veut une démarche scientifique d'observation et une démarche pédagogique effectuée par un groupe d'institutrices de niveau pré-maternel.

Zimmermann nous fait donc voir les résultats des observations faites par ce groupe

NOUVEAUTÉS



d'observatrices-institutrices durant les trois années qu'a duré cette étude. On y découvre le pouvoir du contact non-verbal entre l'enfant et l'adulte, où survient une certaine compréhension commune sinon une réciprocité. Soutenus par les témoignages d'intervenantes, on observe une réelle progression dans les rapports où on a misé sur un contact qui ne soit pas que verbal ; le non-verbal étant alors perçu comme un complément voire comme étant révélateur du comportement de l'observé.

On se perd parfois dans des répétitions inutiles, mais le dossier est complet.

[Anne-Marie GILKER]

Lire une bande dessinée

Jean-Claude GAGNON,
Montréal, Éd. Ville-Marie, 1983, 217 p.

Dans le foisonnement un peu étourdissant des recherches en didactique de la lecture, il est parfois rafraîchissant de trouver une étude expérimentale qui montre, avec plus de profondeur analytique que de tableaux statistiques, les différentes trajectoires qu'un élève peut prendre dans l'acte même de sa lecture. Cette étude, en effet, est fascinante à plus d'un point de vue. L'auteur cherche d'abord à intégrer à la « programmation » (R. Escarpit) que se donne l'apprenti lecteur les quatre niveaux de description (perceptif, dénotatif, associatif et intertextuel, cf. R. Barthes) du processus de lecture d'un récit. Puis il affine sa méthodologie, trois questionnaires et quatre expérimentations, et reformule tout le problème de l'observation de la lecture, ce que Todorov considérait comme insoluble. Enfin, après avoir complété et analysé les réponses des élèves, l'auteur conclut de manière circonstanciée en identifiant très précisément certaines des conditions nécessaires à l'analyse expérimentale et en montrant les directions qu'elle peut prendre dans l'avenir.

Seront d'un intérêt certain pour l'enseignant non seulement les résultats auxquels conduit cette recherche, mais aussi tous ces passages — et ils sont nombreux! — qui soulèvent le problème du rapport qu'entretiennent dans un texte l'explicite et l'implicite, et tous ceux qui intègrent dans un même

acte de lecture le graphique et l'iconique. Nul doute que cette publication constitue une pierre d'assise importante dans l'étude des problèmes que pose la réception en lecture.

[Jean-Pierre BÉLAND]

MŒURS

le secret le mieux gardé

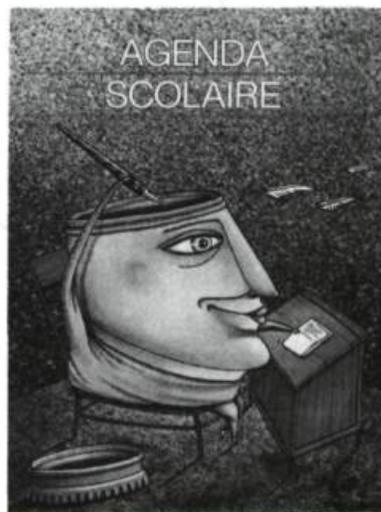
L'exploitation sexuelle des enfants

Florence RUSH

Denoël-Gonthier, Paris, 1980, 287 p.

Ce livre, véritable réquisitoire contre le mâle, frappe comme un coup de poing. La situation dénoncée est scandaleuse : des enfants en grand nombre, des filles surtout, sous toutes les latitudes, dans toutes les grandes cultures et à toutes les époques, sont victimes d'une exploitation sexuelle souvent brutale. Florence Rush décrit sans ménagement la souffrance des petits : vagins et utérus éclatés, maladies vénériennes intraitables, corps déchirés par des accouchements impossibles, prostitution sauvage, les histoires d'horreur ne nous sont pas ménagées. Ni les explications, d'ailleurs. Les traditions juives, chrétiennes et grecques, les arts, les lois et les médias, tous complices pour érotiser l'enfant et justifier l'homme de s'en croire le possesseur légitime et absolu. Dans 90% des cas, en effet, c'est le mâle qui contraint l'enfant à vivre une expérience sexuelle alors qu'en aucune manière, physique ou morale, il n'y est prêt. L'agresseur est rarement inquiété. La plupart du temps le problème est nié ou atténué par des hommes qui dispensent généreusement une indulgence complice. La thèse de Rush est que l'agresseur n'est pas, comme le veut l'opinion dominante, un malade ou un désaxé qu'il faudrait guérir, mais le produit normal d'une culture qui encourage l'homme à se croire tout permis. La solution serait une déprogrammation globale qui amènerait l'homme — puisque c'est lui qui agresse et non la femme — à se sentir coupable d'exploiter la faiblesse et la dépendance de l'enfant pour s'en faire un partenaire sexuel facile et peu exigeant.

[Richard TREMBLAY]



L'Agenda scolaire a été conçu pour aider les enseignants à mieux organiser leur horaire et à enregistrer les progrès de leur élèves de manière systématique, tout au long des cinq étapes de l'année scolaire.

Pour chaque jour, on a prévu neuf périodes d'enseignement, afin de répondre à toutes les exigences, et l'espace nécessaire pour inscrire le contenu de chaque leçon.

En plus d'une grille horaire et du calendrier de l'année scolaire (à remplir et à compléter), les coordonnées de la commission scolaire et des principales associations reliées au monde de l'enseignement ont été intégrées à cet agenda pour en faire un instrument aussi complet que possible. Enfin, des grilles ont été prévues pour y inscrire les résultats des élèves à chacune des étapes.

Format : 8½" × 11"

Reliure spirale

Prix : 14,95 \$

Disponible
chez votre fournisseur préféré



**QUÉBEC
AGENDA**



C.P. 582
Ville Saint-Georges
Beauce QC G5Y 5C9
(418) 228-8636